Gustave Wasa

1758

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la prémière fois par les Comédiens François le 7 Janvier 1733.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, ruë saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PERSONNAGES.

GUSTAVE, *Prince du Sang des Rois de Suède.*

ADÉLAIDE, *Princesse de Suède.*

CHRISTIERNE, *Roi de Danemarck & de Norvège.*

FRÉDÉRIC, *Prince de Danemark.*

LÉONOR, *Mère de Gustave.*

CASIMIR, *Seigneur Suédois.*

RODOLPHE, *Confident de Christierne.*

SOPHIE, *Confidente d'Adélaïde & de Léonor.*

GARDES.

La Scène est à Stockolm, *dans l'ancien Palais des Rois de Suède.*



GUSTAVE-WASA,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PRÉMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.


ODOLPHE, quel raport viens-tu faire à ton Roi ?
De Christierne absent, révère-t-on la loi ?
Et tandis que Stockolm éxige ma présence,
Le Danemarck en paix soufre-t-il la Régence ?
La Reine....

RODOLPHE.

Elle n'est plus, Seigneur ; & cette mort
Peut-être enlève un Sceptre au Monarque du Nord.
Du Sénat mécontent l'autorité jalouse

Ne ployoit qu'à regrèt ſous votre auguſte Epouſe ;
A peine a-t-il en main le timon de l'État,
Que le Peuple, ſous Lui, reſpire l'attentat ;
Traite d'invaſion, de puiſſance uſurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome & de l'Épée :
Et s'érigeant en Juge entre Stockolm & Vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Guſtave eſt mort. Sa chute & décide & prononce.
C'eſt une autre nouvelle, Ami, que je t'annonce ;
Nouvelle dont le bruit, éfrayant les Mutins,
Diſſipera bientôt l'orage que tu crains.
Juſqu'ici, dans le cours d'une guerre inconſtante,
Du malheureux Sténon la dépoüille flotante
Diviſa la Suède, & retint ſuſpendu,
Entre Guſtave & moi, l'hommage qui m'eſt du.
Fatigué des complots de ce Rival habile,
Je mis ſa tête à prix : il n'a plus eû d'azile ;
Chacun ſe diſputoit l'honneur de l'immoler ;
Et ſon heureux Vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cauſe ;
Et le Chef abatu, le reſte eſt peu de choſe.
Laiſſons donc, pour un tems, ces ſoins ambitieux ;
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le ſort d'une Epouſe importune
Dont l'Epoux, dès-long-tems, méditoit l'infortune :
Oui, la Mort la frapant de ſes traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le Divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raiſons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projèt réſolu d'un nouvel Hyménée,
Les tranſports d'un amour vainement combatu,
Et d'autant plus ardent, que toujours il s'eſt tû.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, Seigneur, en eſt encore
A connoître l'Objèt que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta ſurpriſe augmente en aprenant ſon nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle !

CHRISTIERNE.

Oui : la Fille de Sténon,
Héritière du Thrône, atachée à Guſtave,
Promiſe à Frédéric, détenuë en Eſclâve,
Reſte unique & plaintif d'un ſang que j'ai verſé ;
Voilà d'où part, Ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si ſa poſſeſſion, Seigneur, vous eſt ſi chère,
Pourquoi permètre donc que Frédéric eſpère ?

CHRISTIERNE.

Hélâs ! Souvent, ainſi nous-mêmes, contre Nous,

Du ſort qui nous pourſuit, nous préparons les coups.
Juſte punition de la façon barbare,
Dont ma rage accueillit une Beauté ſi râre !
Écoute ; & plains un cœur qui n'a pû s'attendrir,
Qu'après avoir tout fait, pour n'oſer plus s'offrir.
  Par un dernier aſſaût, cette Ville emportée
Couvroit de ſes débris la Mer enſanglantée ;
La vengeance y faiſoit éclater ſa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant de nombreuſes Cohortes,
Nous y courons. La hache en fait tomber les Portes ;
J'entre, on fuit devant Nous, le ſang coule, & nos cris
Font voler la terreur, ſous ces vaſtes lambris.
Mourante entre les bras d'une Femme éperduë,
Adélaïde alors fut oferte à ma vuë.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflamé,
Déroba mile apas qui m'auroient déſarmé.
D'un mortel Ennemi, je ne vis que la Fille,
Que le reſte d'un Sang funeſte à ma Famille.
Les armes de ſon Père ont fait périr mon Fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un couroux légitime,
Je détournois les yeux de deſſus la Victime,
Et ce couroux ainſi, libre dans ſon eſſor,
L'envoya dans la Tour, où je la tiens encor.
A n'en ſortir jamais, elle étoit condamnée ;
Mais on adore ici le ſang dont elle eſt née ;
Il étoit important de tout pacifier ;

Et ce fut à ma haine à se sacrifier ;
A soufrir que l'Himen unît à sa personne,
L'Héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoüé de l'Etat & de Moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut ; le penchant suivit l'obéïssance ;
Mais quoiqu'il eût pour Lui rang, mérite & naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'ofrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pû faire acçepter sa main.
Cent fois, lâs du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot, j'aurois tranché ces dificultés vaines ;
Si le Prince alarmé, rejètant ce secours,
N'eût heureusement sçû m'en empêcher toujours.
Enfin je m'acusai de trop de complaisance ;
Et croyant qu'à mon ordre, il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe ! Pein-toi
Tout ce qu'a la Beauté de séduisant en soi !
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des graces,
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais, de deux beaux yeux, le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissament ;
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prît naissance,
Avec tant d'ascendant, & si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flater ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eûs-je opéré d'ailleurs sur cette Ame inflèxible
Que, de loin, dominoit un Rival invincible ?
Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma ;

Mais, ſous ce feu couvert, le dépit s'aluma.
Du Fugitif aimé, craignant l'audace active,
Je reſſerrois toujours les fers de ma Captive;
Enfin pour n'avoir plus à la perſécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'éxécuter.
Frédéric ici donc eſt le ſeul qui me gène.
Qu'il aille à Copenhague, y remplacer la Reine;
Qu'il parte; & que l'honeur d'un ſi brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de Moi.

RODOLPHE.

Frédéric eſt encor vertueux & fidèle;
Mais il eſt adoré dans le Parti rebelle:
Et des Écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.
Erreur pernicieuſe, ou damnable artifice
Qui traveſtit le crime en acte de juſtice,
Du Maître & des Sujèts, rompt le ſacré lien,
Et fait, d'un Parricide, un zélé Citoyen.
N'expoſez pas le Prince au danger trop viſible
D'oublier ſes devoirs, en trouvant tout poſſible;
Et ſurtout, au moment qu'environé d'Amis,
Son amour ofenſé ſe croiroit tout permis.
Laiſſez-le, s'ocupant de ſa folle tendreſſe,
Vainement ſoupirer aux pieds de la Princeſſe;
Cependant, ſous le joug, ramenant le Danois,
Et bientôt, pour un ſceptre, en pouvant ofrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre:
Déclarez vous en Roi qui n'a plus rien à craindre:

Et vous verrez alors qu'un Amant couroné
Devient, dès qu'il lui plaît, un Epoux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, Ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute & vois tout, ne te ralentis pas.
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mèts Adélaïde;
Fais la, de sa prison, passer en ce Palais;
Mais, auprès d'elle encor, n'acorde aucun accès.
Du sort de son Amant, gardons-nous de l'instruire;
Chargeons-en le Rival à qui nous voulons nuire.
Vas; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'ofre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE.

DEs faveurs que le Ciel m'anonce & me prépare,
Un si fidèle Ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La Fortune me cherche, & le bonheur me fuit.
Sous le superbe daîs des thrônes que l'on vante,
Siègent les noirs soupçons, & l'aveugle épouvante;
Un someil inquièt en suspend les travaux;

Et le trouble m'y ſuit, juſqu'au ſein du repos.
Quoi ? Pour objèts de crainte, ou de guerre éternelles,
Des Voiſins ennemis, ou des Sujèts rebelles !
J'ai dompté les Prémiers ; & les autres, cent fois,
D'un châtiment ſévère, ont reſſenti le poids.
Déjà, ſi je n'acours, l'Hidre eſt prête à renaître.
Eſclâves révoltés, tremblez ſous votre Maître !
Redoutez un couroux trop ſouvent ralumé !
Traîtres, je ſerai craint, ſi je ne ſuis aimé.

SCENE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC, ſçavez-vous le deſtin de la Reine ?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'aprend : & le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit auſſi, qu'infidèle à ſon Roi,
Mon Peuple oſe, pour Vous, s'élever contre Moi ?

FRÉDÉRIC.

Ah, je le dés avouë ! & je n'ambitionne....

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à Ceux que l'on ſoupçonne.
Qui m'eût été ſuſpect ſur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçû ſon arrêt.
Je vous conois ſi bien, que mon ordre ſuprême,
Du ſoin de nous venger, vous eût chargé Vous même,
Si je n'avois pas craint, pour Vous, l'état fâcheux
D'un Amant qu'on arrache à l'Objèt de ſes feux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards, je dois être ſenſible;
Mais cet Objèt aimé, Seigneur, eſt inflèxible;
Il le ſera toujours; & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plûtôt un ſecours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le déſeſpoir vous trompe: & n'eſt qu'une foibleſſe
Que de juſtes raiſons défendent qu'on vous laiſſe;
Et je veux....

FRÉDÉRIC.

Vous voulez croître ce déſeſpoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah, laiſſez moi me vaincre, & ſoyez moins rigide!
Ne perſécutons plus la triſte Adélaïde!
Croyant par mon Himen, adoucir ſes malheurs,
Mes aſſiduités ſecondoient vos rigueurs;
Mais puiſque ſa conſtance, & vous & moi, nous brave;
Puiſque le nœud fatal qui l'atache à Guſtave,

Eſt ſerré par le tems, loin d'en être afoibli ;
Je ne veux, & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Eſpérez mieux d'un bruit que la Cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'eſt plus qu'une Ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une Ombre ! Quoi ? Guſtave....

CHRISTIERNE.

Eſt tombé ſous les coups
D'une ſecrète main venduë à mon couroux.
Voilà pour ſon Amante une triſte nouvelle ;
Mais c'eſt une raiſon pour tout obtenir d'Elle.
L'intèrêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en, vous-même, & ne m'acuſez pas.
D'un glorieux Himen, lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiſer & d'eſſuyer ſes larmes.
Du reſte vantez lui vos ſoins oficieux,
Je leur acorde enfin ſon retour en ces lieux :
Elle y peut revenir. Mais, plus de réſiſtance !
Sçachez faire ceſſer ſa déſobéïſſance,
Lui faire reſpecter mes ordres abſolus :
Ou le Maître ofenſé ne vous conſulte plus.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON ame, dès-longtems, Seigneur, vous est connuë :
Soufrez qu'en liberté je pleure à votre vuë,
Les malheurs de Gustave, & ceux de mon Pays.

FRÉDÉRIC.

Les intèrêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un & l'autre des larmes;
Toi, sur ton Prince : & Moi, sur la honte des armes
Dont nous venons d'abatre un Ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous dés honorant!
L'Inhumain! Et je suis son Sujèt! Lui, mon Maître!
Ah, laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé,
Tout sceptre que l'on soüille, est un sceptre brisé!

CASIMIR.

L'infortune publique, & ce noble langage
Montrent bien que le Thrône étoit votre partage.
Hélâs, que plus d'ardeur en Vous pour ce haût rang
Nous eût bien épargné des regrèts & du sang!
Faut-il que la vertu modeste & magnanime
Néglige ainsi ses droits, pour en armer le crime?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, Ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
Je cédai sans éfort des honeurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un Peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du Tiran, ma molesse est coupable ;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il comèt,
Le Cruel m'associe au comble qu'il y mèt.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son Peuple il aît terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté,
De mes feux malheureux l'intérèt l'a porté :
Pour achever ma honte, & consomer son crime,
Il veut que ce soit Moi qui frape la Victime !
Que, de Moi, la Princesse aprène son malheur !
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur !
Evitons la. Fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquièt m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regrèt, le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit ;
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
Et quand je le voudrois, serois-je assez tranquile
Un seul mot, un regard, un soupir.... Je la voi.
Retiens, cher Casimir, tes pleurs ; ou laisse moi.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAIDE.

SÉJOUR où comandoit l'Auteur de ma naiſſance ;
Lieux témoins du bonheur de ma paiſible enfance,
Palais de mes Ayeux, où leur ſang eſt proſcrit,
Hélas, que votre aſpect me frape & m'atendrit !

FRÉDÉRIC *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité ſa préſence ?
Mon trouble, à chaque inſtant, peut trahir mon ſilence.

ADÉLAIDE.

Un bonheur aparent cauſe un nouvel éfroi,
Seigneur, à qui ſubit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour, il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur, il parle à ſa Captive.
Ce changement qui tient en ſuſpens mes eſprits,
De ma ſoumiſſion devoit être le prix ;
Vous l'êtes-vous promiſe ? Auriez-vous laiſſé croire
Que je ſonge à trahir & Guſtave & ma gloire ?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame. Vous-même avez-vous, un moment,
Acuſé mon amour d'un tel égarement ?

Non : ſincère & ſoûmis, j'ai, ſur votre conſtance,
Ainſi que mes diſcours, réglé mon eſpérance.
Frédéric qui vous aime, & que vous avez craint,
N'aſpire qu'à l'exil ; & ne veut qu'être plaint.

ADÉLAIDE.

Etre plaint ! Ah, Seigneur ! Le deſtin qui m'outrage
Ne permèt qu'à moi ſeule un ſi triſte langage.
Vous aimez, dites vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'eſt-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs ?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on reſſent, quand l'amour eſt extrême,
Avec ſes propres maux, ceux de l'Objèt qu'on aime ;
Soufrant donc à la fois, ma peine & vos ennuis,
Nul ici n'eſt à plaindre autant que je le ſuis.

ADÉLAIDE.

Vous avez, je le ſçais, partagé mes alarmes.
La priſon d'où je ſors, vous a coûté des larmes ;
Et votre apui ſans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pû craindre un moment qu'à mon Perſécuteur,
De la même pitié l'adreſſe téméraire
Ne m'eût peinte incertaine, & prête à lui complaire
Grâce au Ciel, elle a ſçû plus noblement agir ;
Et je puis en goûter les éfets ſans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconoiſſance !
Que le don de mon cœur n'eſt-il en ma puiſſance ?
Mais vous ſçavez, Seigneur, ſi j'en puis diſpoſer.

Ce n'eſt plus un tribut qu'on me doive impoſer.
Lâſſez-vous d'un récit qui toujours vous aflige ;
Et que de moi pourtant ſans ceſſe l'on exige.
Je dois être à Guſtave : il en a pour garant,
La volonté d'un Père, & d'un Père expirant.
Ma Fille, me dit-il, *comptons ſur ſa vaillance* :
Il ſera mon Vengeur ; ſoyez ſa récompenſe.
Cet ordre, mes ſermens, mon amour, ſa valeur,
Voilà ſes droits : j'en compte encore un : ſon malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tiranique ;
Exil, où mon image eſt ſa reſſource unique !
Cela ſeul, en mon cœur, a droit de le graver :
Et le vôtre eſt trop grand, pour ne pas m'aprouver.
Si la Fortune auſſi, pour nous moins inhumaine,
Si la Victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
De ce Héros inſtruit de vos bontés pour moi,
L'eſtime & l'amitié paîront ce que je doi.
J'eſpère tout encor, Seigneur, puiſqu'il reſpire :
Et c'eſt Vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime : il ſçaura vaincre ; il briſera mes fers.
Les Tirans ſont-ils ſeuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC *à part.*

Malheureuſe Princeſſe !

ADÈLAIDE.

Vous vous troublez! Quelle eſt la douleur qui vous preſſe?

FRÉDÉRIC.

Vous conoiſſez le Roi, Madame ; & vous ſçavez . . .

ADÉLAIDE.

Je ſçais que le Barbare oſe tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélâs!

LÉONOR.

Va-t-il ſur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, ſoutenez aujourd'hui ſon courage.
Adieu. (*Il ſort.*)

LÉONOR *le ſuivant.*

Qu'anonce enfin ce douloureux tranſport?

ADÉLAIDE.

Ah, mon cœur a frémi, Seigneur! Guſtave eſt mort!

SCENE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAIDE.

A Ce comble de maux, vous m'aviez réſervée,
Madame, & par vos ſoins, je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardone pas!
Pourquoi, mile fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où, dans les fers, par vous je fus ſuivie,

Pourquoi m'avoir renduë aux horreurs de la vie ?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regrèt je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre Fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, Madame, une ame plus virile :
Est-ce à vous à pleurer, quand sa Mère est tranquile ?

ADÉLAIDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour,
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge, un peu d'expérience
Condamne entre Ennemis l'exçès de confiance.
Un Fils m'est aussi chèr que vous l'est un Amant;
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop crédule ?
De nous tromper ici, se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos prémiers sermens.

ADÉLAIDE.

Ah, le Prince eut toujours de nobles sentimens !
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui; mais, Madame, il aime.
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même :
Celui-ci, sur un bruit qui flate sa fureur,
Tout le prémier peut-être est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le Peuple a, de tout tems, donné cours à des Fables.

Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
Sur ce mauvais Garand, me compte au rang des Morts.
Dans le sanglant désastre, où je perdis son Père,
L'opinion publique envelopant sa Mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconoître,
Peut-être il vit : que dis-je ? Il triomphe peut-être !
Pour un heureux augure, acçeptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, Madame, enfin si le vouloir céleste,
Par un songe, aux Mortels, souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois, le Ciel, deux fois cette nuit, à mes yeux,
Ce Ciel au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale, il étoit revêtu :
Tandis que, sous ses pieds, Christierne abatu,
Cachant dans la poussière un front sans diadêmes,
Restoit, dans cet oprobre, en horreur aux Siens mêmes.
Est-ce nous anoncer mon Fils privé du jour ?

ADÉLAIDE.

Hé bien donc, de Sophie atendons le retour.
Sophie, à ses Parens, pour un moment renduë,
Sçaura d'Eux la nouvelle, & qui l'a répanduë.
Vous aurez, jusques-là, suspendu mes tourmens.
Puisse l'efet répondre à vos présentimens !

Fin du prémier Acte.



ACTE II.

SCENE PRÉMIERE.

CASIMIR.

HEros de la Patrie, Ombre auguste & plaintive,
Prince, à qui les Destins veulent que je survive,
Si je leur obéïs, si ma douleur se taît,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici, ton Bourreau mercenaire
Doit venir, de ton sang, demander le salaire;
Ce fer le lui réserve; il mourra! Fût-ce aux yeux
Du Cruel abreuvé d'un sang si précieux,
Lui-même eût satisfait le prémier à tes Mânes.
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains profânes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
Et le tonerre seul a droit de les fraper.
Soufre donc.....

SCENE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH Seigneur ! Où courez-vous ? D'où naîſſent
Les tranſports & le trouble où tous vos ſens paroîſſent ?
Fuyez-vous un Séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDÉRIC.

Ah, je me fuis moi-même, & je me fais horreur !
Caſimir, c'en eſt fait ! J'ai part au parricide.
J'ai, du ſort de Guſtave, inſtruit Adélaïde.
Je n'ai pû ſurmonter la pitié qu'inſpiroit
Une eſpérance vaine où ſon cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée ; & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler ſa haine.
Anoncer ce malheur, l'avoir moi-même oſé,
C'eſt m'être mis au rang de Ceux qui l'ont cauſé.
Ma douleur, à ſes yeux, peut-elle être ſincère ?
Elle craint mon amour ; elle croit que j'eſpère ;
Qu'un triomphe ſecrèt renferme dans mon ſein,
Les lâches ſentimens d'un Rival inhumain ;
Je ne la blâme pas : d'Ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle ſoit raſſurée ?
Il n'eſt, pour Elle ici, qu'injure ou faux reſpect ;

Rien qui ne lui doive être odieux ou ſuſpect.
Je ne m'en prens qu'aux ſoins du Tiran qui l'acable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A ſa honte, à la mienne, il veut être obéï;
Et s'il me ſervoit moins, je ſerois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princeſſe,
Que ſans doute, pour Vous, en ce moment il preſſe.

FRÉDÉRIC.

Eh, c'eſt là le ſujèt de mon emportement!
Je courois la rejoindre à ſon apartement,
Épancher à ſes pieds & mon cœur & mes larmes,
Jurer de ne jamais atenter a ſes charmes,
Et là-deſſus du moins la laiſſer ſans éfroi.
Chriſtierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y ſuivre, on m'en défend l'entrée:
De douleur, de dépit, je me ſens l'ame outrée!
C'eſt trop mètre à l'épreuve un Prince au déſeſpoir,
Qui, hors de l'équité, méconoît tout pouvoir:
Qui peut briſer un joug qu'il s'impoſa lui-même.
Je ne réponds de rien, bleſſé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injuſtices, de ſang,
Ne rapellent que trop Frédéric à ſon rang.

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur. Abatez qui vous brave.
Ataquez-l'en un tems, où le ſang de Guſtave,

Où le ſang indigné de tant d'autres Proſcrits,
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ſes cris.
Vos armes, dans le cours d'une ſi juſte guerre,
Auront l'apui du Ciel, & les vœux de la Terre.
Que dis-je? Le Tiran n'eſt-il pas déposé?
Le Peuple & le Sénat, pour Vous, ont tout oſé.
La clameur vous couronne; & la Flote informée
Déja, du même zèle, eſt ſans doute animée.
Éclatez! La victoire eſt ſeûre, & n'eſt pas loin.
Mais n'en atendez plus Caſimir pour témoin.
Je le fus trop long-tems des maux de ma Patrie.
Je vais de Chriſtierne afronter la furie.
Meûre le Scélérat dont le bras l'a ſervi!
Et que le jour après, s'il veut, me ſoit ravi!
Trop content, ſi je ſuis la dernière victime
D'un pouvoir ſi funeſte & ſi peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu, le Meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aſpect qui me bleſſe les yeux.



SCENE

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part, voyant Gustave qui détourne la vuë à sa rencontre, & semble vouloir l'éviter.*

DEVROIS-JE, d'un défi, favoriser le Traître?

(*Haût, & tirant l'épée*)

Monstre soüillé du sang de mon auguste Maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours!
Je ne t'imite point, Lâche! Défends tes jours!

GUSTAVE *se découvrant & allant à Lui.*

Arête. Ouvre les yeux, Casimir: envisage
L'Ennemi qui t'aborde, & que ton zèle outrage.
Cet acueil, pour Gustave, est un acueil bien doux.

CASIMIR *se jettant à ses pieds.*

Que vois-je? Quel prodige! Ah, Seigneur, est-ce Vous?
Vous, de qui la Suède a pleuré la disgrace!

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, & m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi.

Ma ſurpriſe eſt égale à ma frayeur extrème.
Vous, vivant ! Vous, ici ! Vous, dans le Palais même
D'un Barbare qui va partout, l'or à la main,
Mandier contre Vous le fer d'un Aſſaſſin !

GUSTAVE.

Je conois Chriſtierne : & ſçais où je m'expoſe.
Sois tranquile. J'eſpère encor plus que je n'oſe.
Envain la Barbarie habite ce ſéjour,
Cher Ami, ſi, pour moi, j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais, rentre en ma confidence.
Mais ſe peut-on parler ici ſans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit, du Palais eſt le plus aſſuré,
De tous ſes Courtiſans, Chriſtierne entouré
Ne revient pas ſi-tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre ſoin, raſſure un feu timide
Qui, de dix ans d'abſence, a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Guſtave eſt-il encore aimé ?

CASIMIR.

Oſe-t-il ſoupçoner la foi de la Princeſſe ?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de ſa promeſſe,
N'eût-elle pas laiſſé diſpoſer de ſa main ?

CASIMIR.

Tel qui s'en flate ici, s'en flate bien envain.

GUSTAVE.

Tu crois que ſa conſtance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec Vous, elle eſt prête à deſcendre.

GUSTAVE.

Je ne conois donc plus ni crainte, ni danger,
Ami ; Stockolm eſt libre, & je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trâme heureuſe a donc été tiſſuë ?
J'ignore l'entrepriſe, au moment de l'iſſuë ?
De vos ſecrèts, Seigneur, j'étois moi ſeul exclus ?
Et de votre amitié, vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vû) ſur un bruit qui t'ofenſe,
J'évitois, je l'avouë, & craignois ta préſence.
Chriſtierne, dit-on, eſt devenu ton Roi,
T'apelle à ſes Conſeils, & ne s'ouvre qu'à Toi.

CASIMIR.

A tous beaux ſentimens une ame inacçeſſible
D'aucune confiance eſt-elle ſuſceptible ?
Non, Seigneur, non ; le Traître, au crime abandoné,

Se croit, de ſes Pareils, toujours environé;
Et s'il me diſtingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un ſuplice.
J'en ſoutenois l'afront: mais le motif eſt beau.
Vos Amis, ſans cela, ſeroient tous au tombeau.
Je flatois ſans rougir, une injuſte Puiſſance
Qui ſouvent, à ma voix, épargna l'Innocence;
Et vous devez, Seigneur, à ce zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez crû plus fidèles que Moi.

GUSTAVE.

Pardone; & déſormais, n'ayons l'ame ocupée,
Que du plaiſir de voir toute erreur diſſipée.
Je te retrouve ſtable & ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant, & plein d'un bel eſpoir.
Dans le piège mortel, je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Caſimir, mon audace & ma joie?
Pour te les peindre, ſonge aux horreurs du Paſſé,
A tant d'excès commis, à tant de ſang verſé!
Rapellons nous ici ma prémière infortune.
Image à des Vengeurs plus douce qu'importune!
A la Cour du Tiran, Guſtave Ambaſſadeur,
Et d'un ſang dont l'on dut révérer la ſplendeur,
Éprouve des Cachots la rigueur & l'injure.
Je languis dans les fers; tandis que le Parjure
En vient charger ici des Peuples éperdus
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échapé, mais trop tard, & fuyant nos Frontières,

Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi,
Où le Soleil n'échaûfe & ne luit qu'à demi,
Tombeau de la Nature, éfroyables Rivages
Que l'Ours dispute encore à des Hommes sauvages;
Azile inhabitable, & tel qu'en ces Déserts,
Tout autre Fugitif eût regrèté ses fers.
Sans Amis, sans Patrie, ignoré sur la Terre,
C'est-là, durant trois ans, que je fuis & que j'èrre;
Qu'impuissant Ennemi, qu'Amant infortuné,
Je maudis mile fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde & si rare
Trouva quelque pitié dans ce Climat barbare.
Des Cavernes du Nord, du fonds de ses frimats,
Je sçus faire sortir des Hommes, des Soldats,
Et même des Amis généreux & fidèles
A ne le pas céder aux Ames les plus belles.
Suivi d'Eux, je reviens; & les âpres Hivers
Nous font, d'un pied léger, franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste Contrée,
Et, de quelques succès, signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaîssant dans les cœurs,
Range nos vieux Guerriers sous mes Drapeaux vengeurs.
C'est alors, que pour vaincre, il fallut disparoître:
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un Traître)
Abandonant ma vie aux plus indignes mains,
Environa mon Camp, le remplit d'Assassins.
Je dépoüille d'un Chef l'aparence nuisible:

Travesti, mais des Miens partout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockolm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'Émissaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un Temple, d'un Palais le marbre ensanglanté,
Une Veuve, une Fille, une Mère plaintive,
Tout m'émeut; tout retrace à mon ame atentive,
L'Instant où, de leur Fils réclamant le secours,
Périrent sous le fer les Auteurs de mes jours.
Et juge de ma tendre & vive impatience,
Quand, le cœur embrâsé d'amour & de vengeance,
Je lançe mes regards vers l'horrible Prison,
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes Amis; mon aspect les ranime;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime;
Ils doivent, cette nuit, ataquer le Palais;
Tandis qu'à fondre ici des Bataillons tout prêts,
Du creux de nos Rochers, sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme & le meurtre à ma suite.
Du carnage, mon nom sera l'afreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux, de ce Palais, enlever ma Princesse.
Dans ce dessein (qu'envain tu n'aprouverois pas)
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au Tiran que je brave,

A titre de Vainqueur du malheureux Guſtave.
J'héſitois, je l'avouë, à m'y déterminer ;
L'Ombre de l'impoſture a de quoi m'étonner ;
Mais ſongeons qu'il y va des jours d'Adélaïde :
Et croyons tout permis, pour punir un Perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
Du Tiran ſoupçoneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non. Lorſque le Barbare uſa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de ſa préſence ;
Et rendu par le tems méconnoiſſable aux Miens,
Je puis me préſenter ſans riſque aux yeux des Siens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la Princeſſe,
Il ne me faut pas moins de courage & d'adreſſe ;
Que perſonne (du moins tel eſt le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric ;
Ami, j'y réflèchis. Dis moi. Comment t'en croire ?
Surquoi l'aſſures-tu fidèle à ma mémoire ?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laiſſé voir ;
Sur ſa pitié pour Elle, & ſur ſon déſeſpoir.
N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus ſolide ;
Son déſeſpoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'Amant maltraité, ſon cœur compâtiſſant

N'a de maux & d'ennuis que ceux qu'elle reſſent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuſe.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'acuſe.
Du Tiran qui le ſert, il déteſte l'apui.
Ses prétentions même ont ceſſé d'aujourd'hui.
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde ſa flamme.

GUSTAVE.

Voilà, pour un Rival, bien de la grandeur d'ame.

CASIMIR.

Et c'eſt ce que je vois de plus flateur pour Vous.
Plus le Rival eſt grand, plus le triomphe eſt doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une Ame & moins noble & moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il a dû prétendre.
Que n'eût pû ſa vertu ſur un cœur vertueux ?
Je ſerois bien injuſte & bien préſomptueux,
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périſſe,
D'exiger ou d'atendre un ſi grand ſacrifice.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'eſtime; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déja peut-être .... Mais mes yeux vont m'en inſtruire.
Un plus long entretien, Ami, nous pouroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au ſortir de ces lieux,
Aprendre à nos Amis à te conoître mieux,
Te redonner entre Eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en meſurer les ſuites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévûs,
Les moyens d'y pourvoir, & de n'en craindre plus.

SCENE IV.

GUSTAVE.

MEs yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde.
Je tremble. Voilà donc ce Guſtave intrépide
Qui vient changer la face & les deſtins du Nord ?
Ce Guerrier redouté qui mépriſant la mort,
Juſques dans ſon Palais, vient braver Chriſtierne ?
Un mouvement jaloux l'abat & le conſterne !
De quoi jaloux encor ? J'en rougis : mais, hélâs !
Tendre & toujours abſent, quels ſoupçons n'a-t-on pas ?
Quelqu'un paroît. Gardons que ce trouble n'éclate !

SCENE V.

CHRISTIERNE; GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

QUel air tranquile & fier ! Je vois ce qui la flate ;
Elle croit qu'on la trompe, & loin de renoncer....
Eſt-ce là le Soldat qu'on vient de m'anoncer ?
Celui qui de Guſtave aporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui Seigneur. Triomphez ; & que le Ciel aprête
A tous vos Ennemis un ſemblable deſtin !

CHRISTIERNE.

Pourquoi ſe préſenter ſans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'aſſurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puiſſance.
C'eſt un ſpectacle afreux dont vous pouvez joüir :
Et c'eſt à vous, Seigneur, à vous faire obéïr.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'eſt, ſelon moi, Seigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me ſens une ame au-deſſus du commun,
Qui bientôt m'en promèt & ſaura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguiſemens de ce Chef téméraire,
A tes yeux vigilans, n'ont donc pû le ſouſtraire ?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, Seigneur, pour échaper,
Je le conoiſſois trop, pour m'y laiſſer tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonſtance,
Le Ciel a-t-il livré le Traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour Vous, tout à craindre de Lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? Dans quel tems ?

GUSTAVE.

A Stockolm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux !

GUSTAVE.

Ici même ; & dans l'inſtant peut-être,
Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Pourſuis. Comment triomphes-tu ?
L'as-tu pris ſans défenſe ? Ou l'as-tu combatu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourez dans la ſuite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le ſçais cueillir en généreux Guerrier.

CHRISTIERNE *à Rodolphe.*

J'aime ſa noble audace. (*à Guſtave*) Indique ton ſalaire,
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif, ne s'étoit point armé.
Un intérêt ſi bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objèt unique, en expoſant ma vie,

La gloire de ſervir mon Maître & ma Patrie :
Et puiſque l'honneur ſeul excita ma valeur ;
Veüillez, pour tout ſalaire, aquiter cet honeur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçû d'eſpérance frivole.
Prononce. Que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique toi.

GUSTAVE *tirant un billèt.*

Guſtave, aux Portes de la Mort,
A tracé cet écrit par un dernier éfort ;
Et j'ai crû lui pouvoir hazarder la promeſſe
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princeſſe.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient ; tu ſeras ſatisfait.
Je connois ſa main ; donne. Oui, c'eſt elle en éfet.

(Il lit.)

Adieu, Princeſſe infortunée.
La victoire n'eſt pas du plus juſte Parti.
Je vous ſervois, je meurs ; telle eſt ma deſtinée :
Et mon Aſtre cruel ne s'eſt point démenti.
D'une félicité vainement atenduë,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs ;

Votre repos m'ocupe au moment où je meurs ;
Règnez ; je vous remèts la foi qui m'étoit duë ;
Laiſſez-en déſormais diſpoſer les Vainqueurs.

(à Guſtave lui rendant le billèt.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux diſparoiſſe ;
Rodolphe te fera parler à la Princeſſe.

GUSTAVE.

Il me reſte une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi ?

GUSTAVE.

Que, par ménagement & pour Elle & pour Moi,
On ne m'anonce point comme auteur de ſa perte ;
Mais comme un ſimple Ami dont la main s'eſt oferte....

CHRISTIERNE.

Je t'entens : ç'eût été le prémier de mes ſoins.

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

HÉ bien lui faudra t-il encor d'autres Témoins ?
Elle en croira Guſtave : elle verra ſa lètre ;

Et ſon dernier avis peut enfin la ſoumètre.
Mais que ſon cœur ſe rende ou non ; j'aurai ſa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de tems....

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe : demain.
C'eſt tout le tems que peut ſoufrir la violence
D'un amour qu'ont lâſſé la gène & le ſilence.
Soumiſe ou non, demain, elle m'a pour Époux.

RODOLPHE.

Sans vous embaraſſer des fureurs d'un Jaloux,
D'un Rival qu'apuîront des Sujèts infidèles ?

CHRISTIERNE.

Vains diſcours ! Je ne crains ni Lui, ni les Rebèles.
Frédéric y renonce ; oſant le déclarer,
Lui-même, il s'eſt privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes Sujèts, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède.
Ici, par mon himen, quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt, par la peur, tout ſera déſarmé.
Je te diſpenſe enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, & je ne vois plus qu'Elle.
Toi-même qui l'as vuë, à d'amoureux tranſports
Peux-tu, ſans injuſtice, opoſer tes éforts ?
Quel eſt donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes,

S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obſtâcles, de délais, de meſure à garder ?
Il s'agit de mourir, ou de la poſſéder.
Il n'eſt point de périls que l'amour ne dédaigne.
Diférer eſt le ſeul aujourd'hui que je craigne.
Il me reſte un Rival qui s'eſt fait eſtimer ;
Si je perds un inſtant, il peut ſe faire aimer.

RODOLPHE.

Repoſez-vous, Seigneur, ſur Ceux qui vous ſecondent.
Elle le verra peu : mes ſoins vous en répondent.
Je veillerai ſur Eux. Vous, ſi vous m'en croyez,
Ne précipitez rien ; daignez plaire : eſſayez
D'écarter ce qui peut ocuper ſa penſée.
Dequoi n'eſt pas capable une Amante inſenſée ?
Voulez-vous. . . .

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui ; telle eſt mon ardeur :
Dût-elle, entre mes bras, ſignaler ſa fureur,
Fût-ce, à la Perfidie, allier la Tendreſſe,
Et placer dans mon lit la Haine vengereſſe. . . . .
Mais dequoi s'alarmer au ſein de la Vertu ?
J'aurai ſa foi ; je l'aime, & je règne. Crois-tu
Que, du lien formé, la ſainteté ſoit vaine ?
Les Autels ſont alors les bornes de la haine.
Les noms de Roi, d'Époux, ne déſarment-ils pas ?
L'himen a des devoirs ; le thrône a des apas :

L'un ou l'autre peut-être adoucira ſon ame.
Tantôt, tu permètois plus d'eſpoir à ma flame.
D'un Amant couroné, tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéïſſoit aux Rois.

RODOLPHE.

Auſſi je ne crois pas la Princeſſe, infléxible.
Quelques ſoins, quelque égard peut la rendre ſenſible.
Si même à Frédéric elle réſiſte encor,
Ne l'en acuſez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc ?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette Femme, Seigneur, vous eſt-elle connuë ?

CHRISTIERNE.

C'eſt, s'il m'en ſouvient bien, la Suivante éperduë
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la Princeſſe expirante en ſes bras.

RODOLPHE.

C'eſt votre véritable & mortelle Ennemie.
Seigneur, Adélaïde eſt, par elle, afermie
Dans le reſſentiment qu'elle fait éclater.
J'ai ſurpris des diſcours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne penſe.
Ce qu'elle eſt, ſe démêle à travers l'aparence;

Et tout ſon air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-deſſus du rang qui l'avilit.
En tout ceci, daignez ſoufrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la flèchir, ce ſera l'irriter.
N'importe : ton avis n'eſt pas à rejeter.
Uſe, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire.
Obſerve-les de près : &, s'il eſt néceſſaire,
Pour peu que tes ſoupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les ſéparer. Vas; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt himen expoſe,
Vole au Temple ! Que tout, pour demain, s'y diſpoſe.
Préviens-en de ma part la Fille de Sténon.
De l'Époux ſeulement laiſſe ignorer le nom;
C'eſt au pied de l'Autel où je dois la conduire,
Qu'en Monarque abſolu, je prétens l'en inſtruire.

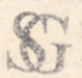
RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardemens. Je le veux. Obëis.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PRÉMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADELAIDE.



É bien, chère Sophie, après tant de misère ;
Libre enfin tu t'és vuë entre les bras d'un Père ?
Je partage avec toi.... Mais je vois, à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture !
J'eûsse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAIDE.

Ainsi, dans notre sang, l'Ennemi s'est baigné ?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deüil & le ravage.

Nous ne nous en faiſions qu'une imparfaite image.
Cette Ville n'eſt plus qu'un débris éfrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche, en la voyant.
Stockolm a diſparu ; ſa ſplendeur eſt éteinte ;
Un Déſert eſt reſté. Vaſte & lugubre Enceinte,
Où tout ce que la Guerre épargna de Héros,
A péri dès long-tems par la main des Bourreaux.
Mon Père fut du nombre, & je viens de l'aprendre ;
Mais envain je demande où repoſe ſa cendre ;
Et c'eſt m'aprendre aſſez que de ſon triſte ſort,
L'horreur s'eſt étenduë au-delà de ſa mort.

ADÉLAIDE.

Ton Père fut fidèle & chèr à ſa Patrie ;
Pour oublier ſa mort, ſouviens-toi de ſa vie ;
Et te ſers des conſeils dont tu ſçavois ſi bien
Combatre ma douleur, quand je pleurois le mien.
Hélâs ! Quels ſont tes maux près de ceux que j'endure ?
Vois gémir à la fois l'amour & la nature....
Car enfin, ſois ſincère, en crois-tu Léonor ?
Qu'en penſe-tu ? Son Fils reſpire-t-il encor ?

SOPHIE.

Non, Madame ; ſa mort n'eſt que trop avérée.

ADÉLAIDE.

Cruelle ! Eh, quel témoin t'en a donc aſſurée ?

SOPHIE.

Le Meurtrier pourſuit ſon ſalaire à la Cour.

ADÉLAIDE.

Le même coup, deux fois, m'aſſaſſine en un jour !

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrèts plus ſenſibles,
C'eſt l'eſpoir dont flatoient ſes armes invincibles.
Le Ciel, depuis ſix mois, favoriſoit ſes coups.
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers Nous.
Nos malheurs l'atendoient au bout de la Carière :
C'eſt-là qu'il eſt frapé d'une main meurtrière ;
Et qu'à ce Défenſeur long-tems victorieux,
On arrache la palme & la vie, à nos yeux.
Sa déplorable Mère eſt enfin convaincuë ;
Et du coup trop certain ſa grande ame abatuë . . .

ADÉLAIDE.

Nous nous importunons dans notre acablement.
J'ai beſoin, comme toi, d'être ſeule un moment.

SCENE II.

ADÉLAIDE.

ET ma douleur profonde, à ce récit funeſte,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reſte !
Ainſi donc la vertu cède au crime impuni !
Toute erreur eſt ceſſée ; & tout eſpoir fini !
Ai-je bientôt du Ciel épuiſé la colère ?
O mort ! ô ſeul azile ! . . . .

SCENE III.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

LÈONOR.

AH ma Fille !

ADÉLAIDE.

Ah ma Mère !

LÉONOR.

Moi ſans Fils, comme Vous maintenant ſans Époux,
Notre unique reſſource eſt à des noms ſi doux.

ADÉLAIDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crûs plus propices !

ADELAIDE.

Préſſentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux ſont trahis.

ADÉLAIDE.

O mon dernier eſpoir ! ô Guſtave !

LÉONOR.

O mon Fils !

ADÉLAIDE.

Heureuſes qu'en ce jour d'amertume & d'alarmes,
Il nous ſoit libre encor de confondre nos larmes !

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur ! Ne l'oubliez jamais !
Je vivrai du plaiſir d'adoucir vos regrèts.

ADÉLAIDE.

S'il vivra dans mon cœur ! Oubliez-vous, Vous-même,
Combien, depuis quel tems, à quel titre je l'aime ?
Oubliez-vous, Madame, en ce triſte moment,
Que je le pleure à titre & d'Époux & d'Amant ?
L'un à l'autre promis preſque dès ma naiſſance,
Le déſir de lui plaire ocupa mon enfance :
Et quand ce Prince aimable abandona ces lieux,
Un ſouvenir ſi chèr atendrit nos adieux.
Bien que mon ſecond luſtre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que reſſerrer ma chaîne.
Ma flame, en atendant des nœuds plus ſolennels,
Croîſſoit de jour en jour ſous vos yeux maternels.
A ma vive amitié, je meſurois la ſienne.
Mon Père fut le ſien, ſa Mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des ſentimens ſi doux.
Ils faiſoient notre joie. Ah, Madame ! Eſt-ce à Vous ;
Quand la mort nous l'enlève, eſt-ce à Vous d'oſer croire
Qu'un Autre le pouroit bannir de ma mémoire ?
Qui ſeroit-ce ? Jamais Frédéric, à mes yeux,
Tout ſoumis qu'il paroît, ne fut plus odieux !

LÉONOR.

Encore eſt-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il ſçache comander à ſa flame importune ;
Et que l'Uſurpateur, juſqu'ici ſon apui,
Semble craindre à préſent de vous unir à Lui.
Oh, que vous voyant libre & moins tiraniſée,
Étrangement, tantôt, je m'étois abuſée !
A de juſtes remords, j'imputois ſa douceur.
Mais c'eſt qu'il ne voit plus d'obſtâcle à ſa grandeur.
Ne craignant plus mon Fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raiſons d'État
Qu'il a ſçû mieux trancher par un aſſaſſinat.

ADÉLAIDE.

Madame, atendons-nous à quelque ordre ſiniſtre.
Le Tiran ſe fait craindre à l'aſpect du Miniſtre.

SCENE IV.

ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

NON, Madame ; le Roi veut faire déſormais
A la ſévérité, ſuccèder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paiſible face,

Il veut que le Passé se répare & s'éface ;
Qu'avec la liberté, vous repreniez vos droits ;
Et que votre bonheur courone ses exploits.
La Garde qui vous suit déja n'est plus la sienne.
Ce Palais reconoît en Vous, sa Souveraine :
Comandez-y, Madame ; & remplissez un rang,
Où la Vertu vous place encor plus que le Sang.

ADÉLAIDE.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si, d'un tel Bienfaicteur, mon bonheur peut dépendre,
Si tout, dans ce Palais, se doit assujètir,
Si j'y comande enfin ; qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'afreux Climats qui bornent cet Empire ;
La Nature y languit loin de l'Astre du jour ;
Mon repos, mon bonheur est là ; c'est le Séjour,
L'Azile & le Palais qu'on demande à ton Maître ;
Et non, des lieux soüillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces Déserts me faire abandoner.
Loin de Lui, je consens à lui tout pardoner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un Climat sauvage,
D'un Peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
Faites céder pour Lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour Vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la Victoire.
Votre Père n'eût eû qu'un Sceptre à vous laisser.

Dans

Dans un Rang trop commun c'étoit vous abaîsser.
La Fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame; & les Autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos Persécuteurs le Ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obèïr,
Qu'obèïr aux Tirans, souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, & laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence;
L'Usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
De leur fruit dangereux il veut joüir en paix;
Et l'Himen qu'il opose à la haine publique,
De ses Pareils toujours fonda la politique.
Mais quel tems choisit-il, pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent dumoins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,
Toute pudeur en Lui, toute humanité cesse:
Bravera-t-il un Peuple encor mal asservi?
Idolâtre d'un Sang dont on s'est assouvi?
Qui, pour prémier trophée, à cette horrible Fête,
De Gustave égorgé, verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient, au Néron du Nord, des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.
Du Vainqueur à jamais le pouvoir eſt tranquile;
Et du Vaincu la tête expoſée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les Séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur! Se peut-il que ta juſtice endure
D'un ſemblable Vaincu le malheur & l'injure?
De Ceux qu'on aſſaſſine, eſt-ce donc là le nom?
Téméraire! En nommant le Gendre de Sténon,
Reſpecte d'un Héros l'auguſte caractère;
Surtout, en adreſſant la parole à ſa Mère.

RODOLPHE.

Vous, ſa Mère!

ADÉLAIDE.

Il manquoit cette horreur à mon ſort.
Vous avez prononçé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame. Le Roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ſes jours, dès-qu'elle vous eſt chère.
Elle vivra. Soufrez ſeulement qu'on aît ſoin
D'écarter de l'Autel un ſemblable Témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec Vous aujourd'hui mon devoir la ſépare.

ADÉLAIDE.

Nous séparer, Cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon Maître, pour Vous, je m'y crois obligé.
Gardes !

ADÉLAIDE.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéïssance.

LÉONOR.

Adieu, Madame, adieu. Ce triste éloignement,
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le Tiran m'ofriroit une grace inutile.

ADÉLAIDE.

Entre mes bras encore, il vous reste un azile !
Animés de l'excès des plus vives douleurs ;
Ces foibles bras sçauront vous disputer aux leurs !
Eh, quoi ! Vous me laissez désolée & confuse ?
A mes embrassemens ma Mère se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ? Hé bien, je les reçois,
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance,
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.

Qu'espérer des éforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici, pour Nous, ni respect ni pitié ?
Et le sexe & le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges;
Les dés-armerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités oposons le mépris !
Que le vôtre, en ce jour, plus que jamais éclate !
Confondez hardiment l'espoir dont on se flate !
Redoutant vos Sujèts prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit atenter :
A qui donc ose ici vous traiter en Esclave,
Expliquez-vous en Reine, en Veuve de Gustave !
Redemandez le sang d'un Père, d'un Epoux !
Pleurez-les ! Pleurez-moi ! Vengez-les ! Vengez-vous !
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si, fidèle à l'amour que vous m'avez jurée....
Vous le serez. C'est trop ofenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon Fils, ni Moi.
Adieu. (*à Rodolphe.*) Fais ton devoir. *Elle sort.*

RODOLPHE.

Gardes ! Qu'on la retienne.



SCENE V.

ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix plus forte que la ſienne,
Du côté le plus sûr, ſçaura guider vos pas.
La Mère, ſur le Fils, ne l'emportera pas.
On ne veut rien de Vous, qu'il n'aît voulu Lui-même.
Du moins, ſi vous bravez l'autorité ſupréme,
Un Amant peut ne pas vous ſuplier envain.
On a de Lui pour Vous un billèt de ſa main:
Ses derniers ſentimens s'y font aſſez conoître.
Un des Siens vous l'aporte; & je le vois paroître.
Je vous laîſſe.

SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE.

GUSTAVE *à part, & au fond du Théâtre.*

J'AI vû tout ce que j'avois craint.
Mon bonheur n'eſt pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au Temple, où tout eſt prêt, ma Mémoire eſt proſcrite.

ADÉLAIDE,
sans presque tourner les yeux de son côté.

Aprochez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rapelle un Prince qui n'est mort,
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans Moi, vous n'auriez pas à regrèter sa vie.

GUSTAVE,
élevant peu la voix, & s'avançant lentement.

Son malheur, jusques-là, n'est digne que d'envie,
Madame; à vos Sujèts rien ne paroît plus doux,
Que l'honeur de combatre & de mourir pour Vous.
Gustave, je l'avouë, avoit plus à prétendre;
Il croyoit....

ADÉLAIDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billèt à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, Madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a, de vos sermens, afranchi vos apas;
Et le dernier éfort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à Vous même.

ADÉLAIDE *prenant le billèt.*

Il eût dû s'épargner des éforts superflus.
(*L'ayant ouvert*)
C'est Lui-même. Écoutons un Amant qui n'est plus.
(Après avoir lû bas quelque tems.)
. . . . (Haût.)

D'une félicité vainement atenduë,
Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'ocupe au moment où je meurs.
Regnez ; je vous remèts la foi qui m'étoit duë ;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.
Que plûtôt, mile fois périsse Adélaïde !
Voilà donc mon arrêt, & sur quoi l'on décide ?
Injuste Frédéric ! Est-ce-là ta vertu ?
Ton Rival expiroit : de quoi te prévaux-tu ?
Son aveu, de mon sort ne te rend pas l'Arbitre ;
Il est, pour Toi, plûtôt un exemple, qu'un titre.
Ah, sur ce titre, envain ton espoir est fondé !
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce Héros, à Toi, daignerois-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour Moi, je le dois à sa cendre
Et m'embarassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre, où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.
(*Se tournant vers Gustave.*)
Dites-moi... (*Il est à ses pieds*) Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde !

ADÉLAIDE.

Où suis-je ?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour Vous !

ADÉLAIDE.

Ah ! .... Je le reconois ! J'embrasse mon Époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure,
Des malheurs dont j'ai crû voir combler la mesure!

ADÉLAIDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens,
Cruel! Je n'atendois qu'une mort: & tu viens
M'en faire soufrir mile, en mourant à ma vuë!

GUSTAVE *se relevant avec fierté.*

D'un billèt captieux le sens vous a déçuë,
Madame; si j'acorde aux Vainqueurs votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres Vainqueurs que Moi.
Vos Bourreaux & les miens vont payer de leurs têtes,
Les cruautés....

ADÉLAIDE.

Songez & voyez où vous êtes!
Si quelqu'un....

GUSTAVE.

Je ne suis écouté que de Vous.
Casimir nous seconde, & veille ici pour Nous.

ADÉLAIDE.

Et d'erreur, en entrant, ne m'avoir pas tirée!
Avoir de mes regrèts prolongé la durée!
Et, sur des fictions, laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garands du plus grand des bonheurs

Ils remètoient la paix dans une ame ſaiſie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalouſie.
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à préſent ;
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être éxemt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'abſence,
Les feux de Frédéric, ſes vertus, ſa puiſſance,
Et dans le Temple enfin ſon bonheur anoncé....

ADÉLAIDE.

Ah, qu'un moment plûtôt mon amour ofenſé,
A cette jalouſie injuſte & criminelle,
Opoſoit un Témoin bien chèr & bien fidèle !

GUSTAVE.

Et qu'ateſter encore après ce que j'ai vû ?
Au fonds de votre cœur, l'heureux Guſtave a lû.
Ne ſongeons qu'à l'exploit qui va me faire abſoudre.
Cette nuit, vous règnez ; je vous vange ; & la foudre
Tombe ſur Chriſtierne, avant qu'elle aît grondé.
Sans le ſoin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, Madame, à la merci d'un Traître ;
Qui, dans ſon déſeſpoir, vous ſaiſiſſant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé ſur votre ſein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous mêmes, des fureurs déſarmons la plus noire.
Qu'il ne diſpoſe pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,
L'uſage eſt d'importance, & l'avantage eſt grand.

Il en faut profiter. Sitôt que la nuit ſombre,
Sur ces lieux menacés, épaîſſira ſon ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au Portique ici près,
Où l'Elément glacé joint la Râde au Palais.
La Valeur atend là votre auguſte préſence.
A l'inſtant, mon triomphe & le vôtre comence;
Et j'immole, à vos yeux, Celui qui fit, aux ſiens,
Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez! Doutez-vous du ſuccès de mes armes?

ADÉLAIDE.

Non; je vous conois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras?
Et vos feux raſſurés ne l'afoibliront pas.
Mais qu'à cet Ennemi dont vous craignez la rage,
Ma fuite laiſſe encore un précieux ôtage!

GUSTAVE.

De le faire avertir, il faut prendre le ſoin,
Madame; quel eſt-il?

ADÉLAIDE.

Ce fidèle Témoin
Près de qui s'inſtruiroit votre flame jalouſe:
Une Tête auſſi chère à Vous qu'à votre Epouſe:
Votre Mère.

GUSTAVE.

Ma Mère! Eh quoi? ma Mère vit!

ADÉLAIDE.

Dans les fers d'où je sors, ſeule elle me ſuivit,
Et, près de Moi, reſta tout ce tems inconuë.
Mais enfin ſa douleur ne s'eſt plus contenuë,
Dès-que de votre mort le bruit s'eſt confirmé.
De ce qu'elle eſt, par Elle, on vient d'être informé;
Et déjà, dans la Tour, elle rentre peut-être.....

SCENE VII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'Aperçois Frédéric, Seigneur; il va paroître.
Sortons!

GUSTAVE.

Ah, Caſimir! Qu'ai-je apris? Viens, ſuis Moi.

ADÉLAIDE.

Guſtave!.....

GUSTAVE.

Demeurez; & calmez cet éfroi.
Au lieu marqué, ſongez ſeulement à vous rendre!

ADÉLAIDE.

Ah, vous allez tout perdre, oſant trop entreprendre!
Laiſſez de Frédéric implorer le crédit....

SCENE VIII.

ADÉLAIDE.

IL m'échape. Imprudente ! Où suis-je, & qu'ai-je dit
Mais que devois-je faire ? O fatale journée !
Par quels événemens seras-tu terminée ?

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

SEIGNEUR ! Si vous m'aimez....

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien,
Madame ; cet amour se justifiera bien.
De notre Himen envain la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordone ! Oui, puisque le Barbare
Insulte à ma prière, aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'oposer fureurs contre fureurs.
L'honeur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas, pour rien, triomphé de Moi-même.
L'éfort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.

Madame, ſoyez libre, & partons cette nuit.
La Flote eſt toute à moi, je diſpoſerai d'Elle.
La Fortune, les Vents, les Cœurs, Tout nous apelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ſes fers & l'oubli de mes droits.
Vos malheurs & les ſiens ſont devenus mes crimes.
Pour un Monſtre abhorré, ce ſont trop de Victimes.
Pouvant parler en Maître, & lâs de ſuplier,
Cauſe de tant de maux, j'y dois rémédier.
D'un ſi juſte Projèt, ſoyez l'heureux mobile.
Où je retrouve un Thrône, accèptez un Azile,
Madame; & que, du ſoin qui m'anime pour Vous,
Renaîſſent & ma gloire & le bonheur de Tous.

ADÉLAIDE.

Non; je dois reſpecter l'Azile qu'on m'acorde,
Et ne pas y traîner une afreuſe diſcorde
Dont je ſerois, Seigneur, le flambeau déteſté.
Un autre eſpoir en Vous aujourd'hui m'eſt reſté.
Si vous ne la ſaûvez, Léonor eſt perduë!
Qu'avant la fin du jour, elle me ſoit renduë!
Sa vie eſt en péril; & la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui ſe répand.
De Guſtave en éfèt ſeroit-elle la Mère?

ADÉLAIDE.

Vous concevez par-là combien elle m'eſt chère,

Et tout le prix du tems qu'avec Moi vous perdez.
Seigneur ! Avant la nuit, si vous me la rendez,
Si, de votre amitié, j'obtiens cette assurance....
Mais dois-je vous parler de ma reconoissance ?
La Gloire seule émeut la Magnanimité ;
Et son prémier salaire est d'avoir éclaté.

SCENE X.

FRÉDÉRIC.

LAISSONS-là mon départ. Courons la satisfaire.
Elle m'ofre sans doute un moyen de lui plaire ;
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir, à ce prix, de pouvoir être heureux !

Fin du troisième Acte.



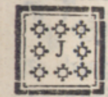


ACTE IV.

SCENE PRÉMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.


E prétens faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance :
Léonor dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser ;
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'éfèt de ma juste menace.
Est-elle, par ta bouche, instruite de son sort ?

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'apareil de sa mort ;
Et j'atendois qu'il fit tout l'éfet qu'il doit faire,
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et, dis-moi ; d'un bonheur qu'il n'accèpta jamais,
De quel œil Frédéric a-t-il vû les aprêts ?

RODOLPHE.

Je le fais obſerver, ſans pénètrer encore
S'il cède, ou s'il réſiſte au feu qui le dévore.
Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué ;
Mais, preſque ſur le champ, l'ordre s'eſt révoqué.
Animé d'autres ſoins, & plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience ;
Et Moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous ſaûver l'embarras.
Sur mes pas, devant Vous, il eſt prêt à ſe rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien ſe résoudre à l'entendre.
Et du Peuple quels ſont cependant les diſcours ?

RODOLPHE.

De la mort de Guſtave il veut douter toujours.
Sans perdre un ſeul inſtant, rendons la manifeſte ;
Ou ce doute, aujourd'hui, peut vous être funeſte.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Caſimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'afermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétuë,

Présentons aux Mutins leur Idole abatuë ;
Dans la Place publique, où fut lû son arrêt,
Qu'à l'instant le Proscrit paroisse tel qu'il est.
Vas le prendre des mains de son brave Adversaire ;
Et de-là, devant Moi, fais paroître sa Mère.
Voici le Prince. Vas, cher Rodolphe ; & reviens
Interrompre au plûtôt de facheux entretiens.

SCENE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas tems enfin que le Vainqueur comence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence ?
Des cris du Malheureux ne vous lâssez-vous pas ?
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
Gustave a succombé (Puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échaper à l'histoire)
Enfin Gustave est mort ; & tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la Mère au Fils.
La Princesse m'implore, & nous la redemande.

Pour l'intérêt comun, ſoufrez que je la rende,
Seigneur ; & qu'une fois vous ayant déſarmé,
Je ſerve ce que j'aime, & puiſſe en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on oſe abuſer de votre miniſtère.
Le Rival de Guſtave en doit craindre la Mère.
Le paſſé, ce me ſemble, à tous deux nous l'aprend ;
Et c'eſt une imprudence en Vous qui me ſurprend.

FRÉDÉRIC.

La généroſité jamais n'eſt imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais ſi l'on obèït ; ſi l'on vous ſatisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur ſéparation produira cet éfèt.

FRÉDÉRIC.

Mes ſoins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi ? Cette Ame hautaine....

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, ſeroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez ſa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis :
Mais je crois m'en pouvoir tout promètre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain. C'eſt Moi qui vous l'anonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi, je lui porterois cette triſte réponſe ?

CHRISTIERNE.

Triſte ou non ; j'ai parlé. Ce decrèt vous ſufit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois crû mériter que l'on me ſatisfit.

CHRISTIERNE.

A ſon retour du Temple, on lui poura complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un ſalaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une auſſi, quand je laiſſe eſpérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la Princeſſe craint ; il faut la raſſurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de ſon obeïſſance.
Léonor lui rendroit bientôt ſon arrogânce.

De leurs derniers adieux on ſçait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs ſe flate aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule & prompt à vous ſéduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous eſpérez beaucoup. Ne pourroit-on ſçavoir
Les diſcours échapés d'où vous naît cet eſpoir ?

FRÉDÉRIC.

Non, Seigneur : je vous crois ; je l'ai mal entenduë.
Tant de gloire en éfet peut ne m'être pas duë ;
Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité ?
Et ne conſultant qu'elle, être moins écouté ?
Sommes-nous plus en droit d'oprimer l'Inocence ?
Ah ! ne pouvoir m'aimer, ce n'eſt pas une ofenſe
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux :
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La Princeſſe m'eſt chère ; oui, Seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mile fois, je le répète encore ;
Si j'en étois aimé, le ſoin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des Rivaux ;
Je ſoutiendrois mes droits au prix de mile vies ;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flame un Autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajoûter au poids des fers d'une Captive
Si digne du haût rang dont le Deſtin la prive ;
Rien devoir en un mot à ſes nouveaux malheurs.
Je reſpectois ſes feux : je reſpecte ſes pleurs.

Pour la dernière fois enfin je le déclâre :
Je n'y prétens plus rien. Le ſacrifice eſt râre ;
Mais, nés pour comander, ſoyons dans nos projèts,
Nous-mêmes, & nos Rois, & nos prémiers Sujèts.
Je dis plus. Cédât-elle au pouvoir qui l'oprime,
Et mon plus bel eſpoir devînt-il légitime,
(Ainſi qu'il eſt permis de s'en flater encor)
Dès-qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre Himénée :
Je ne vous ai que trop ſecondé la deſſus ;
Contentez-la, Seigneur ; ou ne me preſſez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc ſatisfait : loin que je vous en preſſe,
Je prétens qu'entre Vous toute liaiſon ceſſe ;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'eſt pas pour Vous que l'Autel eſt paré.

FRÉDÉRIC.

Et pour Qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour Moi.

FRÉDÉRIC.

Pour Vous !

CHRISTIERNE.

Oui, pour Moi-même ;

Je l'épouſe. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Quel Autre dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que Moi ?

FRÉDÉRIC.

Eſt-ce Moi (Moi, pour qui ſon cœur eſt tout de glace)
C'eſt Celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et ſi quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconois qu'Elle en droit de prononcer.
Quoi, Seigneur ? C'eſt donc là l'uſage que vous faites
Des droits de ma naiſſance, & du rang où vous êtes ?
Mes refus généreux vous ont-ils couroné,
Ce Rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandoné,
Pour voir dés-honorer l'éclat du Diadême ?
Pour voir gémir le Foible, & pour gémir Moi-même ?
Ainſi, vous confiant le plus ſaint des dépôts,
J'ai crû, de plus d'un Peuple, aſſurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte & leurs ſuplices !
Que dis-je ? Malheureux dans tous mes ſacrifices,
J'adore Adélaïde, & j'en ſuis eſtimé;
Je ſurvis au Rival qui ſeul en eſt aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le Maître;
Seul je me le défends; & vous prétendez l'être ?
Du prix de cet éfort, je ſerai plus jaloux.
Je me ſuis immolé pour Elle, & non pour Vous.
L'apui de Frédéric ne ſera point frivole.
Vous oſerez me perdre : ou je tiendrai parole :
Oui, d'un ſi juſte prix, vous paîrez mes bienfaits;
Ou vous vous ſoüillerez du plus noir des forfaits !

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre :
Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plaindre ;
Et laiſſant là le ton dont vous m'oſez parler,
Perfide ! Cette nuit, où vouliez-vous aller ?
Gardes !

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le Méchant m'acable.
Je fus ſon Bienfaicteur. Pourſuis, Ciel équitable !
Protège Adélaïde, en foudroyant l'Ingrat ;
Et que ce ſoit ici ſon dernier atentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations, l'impuiſſance eſt féconde.

SCENE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE *aux Gardes.*

Que l'on ſuive ſes pas, allez : qu'on m'en ré-
ponde ;
Et qu'il ne ſorte plus de ſon apartement.
Rodolphe, je te vois frapé d'étonement.
Eh quoi, devois-je encor ſoufrir qu'un Téméraire....

RODOLPHE

La rigueur n'a jamais été plus néceſſaire.

Tout me devient ſuſpect ; tout vous doit l'être ici ;
Et ce qui me ſurprend, va vous ſurprendre auſſi.
Guſtave n'eſt point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en aprendroit plus ſur un projèt perfide
Dont elle a vû tantôt le Complice ou l'Auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi, ce fier Inconnu....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un Impoſteur
Dont l'audace a dabord apuyé l'artifice ;
Et qu'elle a fait courir enſuite au Précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billèt, tous ces bruits....

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le Traître, dis-tu, qui trâmoit ces complots....

RODOLPHE.

Eſt en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet Inconnu, je crois, eſt Guſtave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or
Ofert à l'un des Miens qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette Prisonière,
On a crû voir un Fils alarmé pour sa Mère.
Le Garde incorruptible a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a sçû l'arrêter.
Je l'ai vû. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'anonce tel que je l'ai soupçoné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même ;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagême.
Il ne peut être ici reconnu que des Siens
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce Mistère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen. Tu m'amenois sa Mère ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le Salon prochain, fais conduire le Traître,
Et qu'au prémier signal, il soit prêt à paroître.

Léonor le verra. S'il est son Fils ; Ami,
La Nature jamais ne s'échape à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une Mère alarmée.
Pour me nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit : ceci le condamne & m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. Vas, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

Votre Juge ofensé n'est pas inéxorable.
Dans vos prémiers transports, vous étiez excusable ;
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis ;
En les dés-avoüant, cessons d'être Ennemis :
Mais sçachez profiter de ma bonté facile :
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pouroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse.
Car exposant des jours si chers à la Princesse,

Vous exposez les siens. Songez-y, Léonor.
Sauvez-la ! Sauvez-vous ! Il en est tems encor.
Promètez-moi près d'Elle une heureuse entremise.
A mes intentions, rendez-la plus soumise.
En un mot réparez ce que vous avez fait.
A ce prix, je pardone ; & je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, Tiran, que mon orgueil se lâsse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien, à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Vas ! J'ai de la Princesse afermi le courage.
Pour moi, je respirois après un long orage.
Les aprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? Quelle ofre oses-tu faire ?
Quels traités ? Nous pleurons; Moi, Gustave & son Père;
Elle, un Thrône usurpé, son Père & son Époux.
Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec Nous ;
Et du traité, ta mort seroit le prémier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace, & le même langage !
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les atentats d'un Autre, & les coups du Destin ?
Le Ciel favorisa mes armes légitimes.
Son Père & ton Époux en furent les Victimes.

J'ai vaincu, j'ai conquis, & n'ai rien usurpé.
Pour ton Fils, dans son sang, ma main n'a point trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup....

LÉONOR.

Mérites-tu, Lâche, qu'on te confonde ?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon Fils ?
Et son assassin vient t'en demander le prix !
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître !
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des Nations dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur ?
D'un forfait si visible, est-ce ainsi qu'on se lave ?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au Scélérat des tourmens ignorés !
Que du Monstre, à mes yeux, les membres déchirés,
Nous prouvent....

CHRISTIERNE.

J'y consens. Qu'il meûre en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense ;
Si je me rends coupable aux yeux de l'Univers.
Rodolphe, paroissez !



SCENE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Tiens, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je acusable encor du meurtre de tes Proches ?
Qu'il périsse ; & qu'enfin ce coup nous rende Amis.
Qu'on l'immole. Frapez !

LÉONOR *retenant le bras du Garde.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton Fils !

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour Moi, j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user ;
Et je le sens trop peu, pour daigner t'abuser.

LÉONOR *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher Époux ! Fils d'un malheureux Père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta Mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre ſentiment
Qui, de notre malheur, vient d'être l'inſtrument.
La ſeule Piété nous ravit la Victoire.
Sur le point de vous rendre un Fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laiſſer pour ôtage en ces lieux;
Et voulant vous ſauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un ſoin ſi funeſte & ſi tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir, ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos Perſécuteurs!
Guſtave à peine émû de ſa propre misère,
Oſeroit-il s'ofrir pour exemple à ſa Mère?
Que perdez-vous, Madame? Un Fils déjà pleuré;
Mais Moi qui vois la mort, d'un viſage aſſuré,
Que de regrèts mortels, au moment où j'expire!
Je perds, avec la vie, une Mère, un Empire,
D'incroyables travaux le fruit preſque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin;
Pour tout laiſſer.... Hélâs! A qui?

LÉONOR.

Qu'on me ſoûtienne?

GUSTAVE.

Ma Mère!... mais ſes yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
Elle ſe meurt! Soldat, frape! Délivre moi
De tant d'objèts d'horreur, de tendreſſe, & d'éfroi!
Frape!

CHRISTIERNE.

Prenez ſoin d'Elle ; amenez-la, Sophie ;
Et que votre ſecours la rapelle à la vie.

SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

GUSTAVE, il n'eſt pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'atendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impoſtures ?
Eſt-ce à l'aſſaſſinat qu'aſpiroit ta vertu ?
Quel eſpoir, quel deſſein, quel Complice avois-tu ?

GUSTAVE.

Si la Nature en Moi tantôt eût pû ſe taire,
Sourd à la voix du Sang, ſi j'avois pû me faire
Un cœur auſſi farouche, auſſi bas que le tien,
Je ne ſubirois pas ce funeſte entretien.
Je veux bien m'abaîſſer encore à te répondre ;
Et c'eſt pour t'obeïr, moins que pour te confondre.
Tâche à te rapeller ici tous mes diſcours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconuë,

A d'autres yeux qu'aux tiens, eût paru toute nuë.
Mais la ſoif de mon ſang qui te les faſcinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que Moi, t'entraînoit.
Sois ſûr qu'un vrai courage animoit l'entrepriſe.
On n'aſſaſſine point l'Ennemi qu'on mépriſe.
Je te l'ai dit. Celui qui t'eût fait ſucomber,
Sçait arracher la palme, & non la dérober.
Aux atentats, ma main ne s'eſt point éprouvée.
A la tête des Miens, la Princeſſe enlevée,
Je t'aurois donc ofert la Victoire ou la Mort,
Et le droit du plus Brave eût règlé notre ſort.
Tels étoient mes projèts. Le Deſtin qui nous jouë,
Couronant le plus lâche, ordone que j'échouë.
Tu règnes, & je meurs. Triomphe; mais, crois moi
Ton bonheur ſera court, triomphe avec éfroi.
Tant de Calamité que Stockolm a ſouferte,
Mes ſoins & mon exemple ont préparé ta perte.
Elle ſuivra la mienne, & la ſuivra de près.
Sois Maître de mes jours; & tandis que tu l'ês,
Éprouve ma conſtance au milieu des ſuplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'eſt que j'eus pour Complices,
Tous les Gens vertueux qu'ont lâſſés tes forfaits.
Je ne les trahis point: tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot ſeul va coûter bien chèr à ta Patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout eſt ſuſpect, tout eſt indiférent.
Le ſang des Suédois coulera par torrent.

Que, ſur un Échafaût, le tien les en inſtruiſe:
Vas-y trouver la mort. Gardes! Qu'on l'y conduiſe;
Et que, dans un moment, je me ſçache obeï.

SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE ADÉLAIDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAIDE *courant à Guſtave.*

Ah, Prince infortuné! Quel arrêt! Qu'ai-je oüi?

(*Se jettant au devant des Gardes.*)

Soldats, n'avancez point! N'oſez rien entreprendre,
Qu'après que votre Maître aura daigné m'entendre;
Et que ſenſible ou ſourd à mes cris douloureux,
Il n'aît révoqué l'ordre, ou n'en aît donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle Princeſſe.
Vous ſortirez bientôt des fers où je vous laiſſe.
Si Guſtave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageuſement s'avancer au trépas.

ADÉLAIDE.

Eh pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Flèchissez ! Léonor, Moi, tout vous y convie.
(*Tombant aux pieds de Christierne*)
Serez-vous sans pitié, Seigneur ? & ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du Bourreau de Sténon !

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour Lui ? Vous l'entendez, Madame.

ADÉLAIDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,
Plaignez mon infortune, & daignez m'écouter !

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
Il ne tiendra qu'à vous que je ne le témoigne.
Sa grâce est aux Autels.

ADÉLAIDE *bas.*

Faites donc qu'il s'éloigne.

CHRISTIERNE *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit ; mais, en le gardant bien,
Que, jusqu'à nouvel ordre, on n'éxécute rien.
(*à Adel.*) Parlez ; je vous entens.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle.
Laissez fraper, Madame, & soyez-moi fidèle !

SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE.

MAis consultez-vous bien ; & songez qu'aujourd'hui
L'éfort seroit funeste à bien d'autres qu'à Lui ;
Que si le Fils périt, la Mère est condamnée ;
Que Stockolm, à la flame, au fer abandonée
Regorgera du Sang de tous ses Citoyens.
Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADÉLAIDE.

Quelles extrèmités, & quel arrêt terrible !
Vous n'adoucirez point ce couroux inflèxible ?
Quelle raison peut donc si fort intèresser
A ce fatal himen où l'on veut me forcer ?
Les droits que la naissance atache à ma Personne ?
Eh, s'il m'en reste encor, je vous les abandone !
La Fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;
Joüissez-en ! Jamais les ai-je réclamés ?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eû jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
Les ai-je un seul instant regrètés ? Non, Seigneur.
Toute ambition cesse, où règne la douleur.
De mon Père égorgé la déplorable image,

De mon Amant proſcrit la mort ou l'eſclavage,
Son Rival importun, l'horreur de ma priſon,
Ocupoient de trop près mon cœur & ma raiſon.
Aux ſoupçons toutefois ſi votre ame eſt livrée;
Dans le ſéjour afreux dont vous m'avez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reſte de mes jours!
Ou moins ſévère, hélâs, terminez en le cours!
Mais ne me forçez point à me noirçir d'un crime!
A trahir un Amant fidèle & magnanime,
A qui ma bouche a fait les ſermens les plus doux,
Qu'elle a même déjà nommé du nom d'Époux!
Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure....

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure!
Guſtave, en expirant, va vous en afranchir.
Je ne vous laiſſe plus le tems d'y réflèchir.
Auſſi-bien l'on conſpire; & je dois un exemple.
Holà, Gardes!

ADÉLAIDE.

Seigneur! Qu'on me conduiſe au Temple!
Contentez Frédéric, & le faites chercher!
Qu'il vienne! Sur ſes pas, je ſuis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous ſervir encor, vous le croyez capable.
Mais vous comptez envain ſur l'apui d'un Coupable
Qui trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.

Nous ſaurons achever, ſans Lui, cet Hyménée.
Venez, Madame.

ADÉLAIDE.

A qui ſuis-je donc deſtinée ?
Quel eſt Celui, Seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine ; & vous le demandez !
Venez mètre, Madame, un terme à vos diſgrâces,
Surmonter votre haine, en éfacer les traces,
Sauver, en partageant le rang dont je joüis,
Guſtave, Léonor, & tout votre Payis....
Rodolphe de retour ! Que viendrois-tu m'aprendre ?

SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

SUR la Flote, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre
Par ces lieux détournés, on peut gagner le Port.
Fuyons ! Vous tenteriez un inutile éfort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le Prince & Léonor ſont en votre puiſſance.
Saiſi d'Eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, Fuir !

RODOLPHE.

C'eſt un parti qui révolte un grand Roi.
Mais vos armes, Seigneur, ſont ici les moins fortes.
A des flots d'Ennemis Stockolm ouvre ſes Portes.
Le traître Caſimir qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, & paroît au moment
Que la Place dèja de Mutins étoit pleine,
Et que tous nos Soldats ne réſiſtoient qu'à peine.
Le nombre nous acable; &, pour tout dire enfin,
Le terrible Guſtave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête; il vole; & bientôt....

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie!
Je cours le recevoir (*emmenant Adélaide.*)
Toi, tremble! & de ta joie,
Viens payer, à ſes yeux, ce tranſport indiſcrèt!

ADÉLAIDE.

Qu'il vive! Qu'il triomphe! Et je meurs ſans regrèt.

CHRISTIERNE *s'arrêtant.*

J'en ſuis le Poſſeſſeur; & je la ſacrifie!
(*à Rod.*) Fuis avec Elle, Ami; ton Roi te la confie:
Je te ſuis: mais avant que de quitter ces Bords,
On s'y reſſentira de mes derniers éforts.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PRÉMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAIDE.


E revois la lumière, & tu veux que je vive ;
Mais, sous quel astre enfin ? Suis-je Reine, ou Captive ?
Parle, dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux, de tant d'horreurs, étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, Madame ; j'étois dans ce Palais errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide & mourante,
Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.
Étoient-ce vos Tirans, ou vos Libérateurs ?
Ma vuë, à tout cela, ne s'est guère atachée.
Léonor, de mes bras, venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellés,
Par ces cris, les Vainqueurs au combat rapellés,
De tant d'événemens & le nombre & la suite

N'ont pû, de notre ſort, me laiſſer bien inſtruite ;
Et du feu meurtrier le bruit ſourd & lointain
Dit trop que le ſuccès eſt encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçuë,
C'eſt l'état déplorable où je vous ai reçuë.

ADÉLAIDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger,
Qu'en ce déſordre afreux, l'on m'a fait partager.
Sur ces Bords, dont l'hiver a glacé la ſurface,
Mes Raviſſeurs fuyoient ; & franchiſſant l'eſpace
Qui ſemble ſéparer le Rivage & les eaux,
M'enlevoient vers la Râde, où flotoient leurs Vaiſſeaux.
J'en croyois Frédéric ; & je m'étois flatée
De voir, en ſa faveur, la Flote révoltée ;
Mais plus nous aprochions, moins j'avois cet eſpoir.
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laiſſant donc pour jamais Guſtave & ma Patrie,
Je demandois la mort ; quand ce Prince en furie,
Du Palais, où ſes yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à Nous, & nous joint.
On ſe mêle. Je veux regagner le Rivage ;
Par tout je me retrouve au centre du carnage.
La Fortune ſe jouë en ce combat fatàl.
Sur la glace, long-tems, l'avantage eſt égal ;
Elle nuit à la force, elle áide à la foibleſſe ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adreſſe.
Parmis des cris de rage & de mourantes voix,
Un bruit plus éfrayant, plus ſiniſtre cent fois,

Sous Nous, autour de Nous, au loin ſe fait entendre.
La glace, en mile endroits, menace de ſe fendre,
Se fend, s'ouvre, ſe briſe, & s'épanche en glaçons
Qui nâgent ſur un Goufre où nous diſparoîſſons.
Rien encor, quelque éfroi qui dût m'avoir émuë,
Rien n'avoit échapé juſqu'alors à ma vuë;
Mais, du voîle mortel, mes yeux envelopés,
D'aucun objèt, depuis, n'ont plus été frapés.
Du reſte, mieux que Moi, tu n'ês pas informée:
Ainſi, de plus en plus, tu me vois alarmée.
D'un rude & long combat, peut-être qu'afoibli,
Guſtave eſt demeuré ſous l'onde enſeveli;
Peut-être que, ſans Chef, nos Troupes fugitives
Auront, à ſon Rival, abandoné ces Rives;
Et quand je me figure, en proie à ſes tranſports,
L'épouventable abîme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été ſauvée,
Au bonheur le plus grand, c'eſt être réſervée,
Madame; eſpérez tout. Ceſſant d'être ennemi,
Le Deſtin rarement favoriſe à demi.

ADÉLAIDE.

Et que peut-il pour Moi? Que veux-tu que j'eſpère,
Le Fils m'étant rendu, s'il faut pleûrer la Mère?
Quelle joie ofrira la victoire à mon cœur,
Si Chriſtierne fuit, s'il échape au Vainqueur?
Léonor, au Tiran demeure abandonée.

Elle, à qui je dois plus qu'à Ceux dont je ſuis née!
Elle dont le malheur n'eſt venu que du mien!
Qui me tint lieu de tout! Sans qui tout ne m'eſt rien!
Son ſang paîroit bientôt la commune alégreſſe.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes ceſſe.
Elles ont décidé, Madame. On vient à Nous.

SCENE II.

CASIMIR *qui veut rentrer en voyant Adélaïde,*
ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAIDE.

Casimir! Caſimir! Pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miſères?

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au Thrône de vos Pères.

ADÉLAIDE.

Je puis y regrèter l'état où j'ai vécu.
Guſtave, Léonor....

CASIMIR.

Chriſtierne eſt vaincu.

ADÉLAIDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAIDE.

Ah, vous n'avez rien fait !

CASIMIR.

Ayant vû fuir le Traître,
Qui, du milieu des flots, brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de Vous.
Mais, par des Furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas, sa course ralentie
Veut qu'il combate encor, & vainque à chaque instant.
Ami, *prens*, m'a-t-il dit, *un soin plus important* ;
Je saurai disperser cette Foule impuissante.
Dans la Tour, *cependant*, *ma Mère est gémissante*,
Chasse de devant Elle & la crainte & la Mort ;
Et, *pour la rassurer*, *instruis la de mon sort.*
Je le quite, & j'acours. Mais, hélâs ! Du rivage,
Sur un Navire exprès aproché de la Plage,
Je découvre.... ô spectâcle, où de la cruauté,
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité !
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre, déja haûssant pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect, vers lui, nos mains sont étenduës.
Du Peuple supliant le cri perce les nuës.

Pour une heure, le coup demeure ſuſpendu ;
Et, par un trait lancé, ce billèt eſt rendu.

ADÉLAIDE *le recevant.*

Ah ! Je ne vois que trop le choix qu'on nous y laiſſe.
(*Elle lit bas.*)

SCENE III.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE *à Ceux qui le ſuivent.*

SOLDATS, qu'on ſe retire, & que le meurtre ceſſe.
Que le ſang le plus vil devenu précieux
Témoigne que c'eſt moi qui comande en ces lieux.
(*Apercevant & abordant Adélaïde.*)
O faveur que du Ciel je n'oſois preſque atendre !
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre,
Madame, vous vivez ; & par d'heureux moyens,
Les ſecours de Sophie ont ſecondé les miens !
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur eſt ceſſée !
Dans quel état afreux je vous avois laiſſée,
Pour courir aſſurer un ſuccès balancé
Par l'Ennemi qu'enfin vos armes ont chaſſé !

ADÉLAIDE.

Hélâs ! —

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux ſervie.
Il eût, avec le Thrône, abandoné la vie ;
Mais des ſoins plus ſacrés me preſſoient tour à tour.
J'avois à raſſurer la nature & l'amour.
Vous & ma Mère avez favoriſé ſa fuite.
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma pourſuite.
Sans Vous deux, mes lauriers devenoient ſuperflus.
Je vous vois ; je reſpire. Il ne me reſte plus,
Pour goûter ſans mélange une faveur ſi chère,
Que de m'en aplaudir dans les bras de ma Mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs....
Mais que m'anonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs !
Vous qui la ſecouriez, répondez-moi, Sophie !....
Caſimir.... Tout ſe taît. Ah ma Mère eſt ſans vie !

ADÉLAIDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous ſoupirez Tous ?

ADÉLAIDE *lui donnant le billet.*

Voyez quel ſacrifice on exige de Vous.

GUSTAVE *lit.*

Ou deviens Parricide, ou flèchis ma colère,
Guſtave. Je t'acorde une heure pour le choix:
Songe à ce que tu peux : ſonge à ce que tu dois.

Ou rends-moi la Princesse, ou vois périr ta Mère.
Le Barbare, en fuyant, l'avoit en son pouvoir !

CASIMIR.

Du haût de ce Palais, Seigneur, on peut tout voir.
Le poignard, à nos yeux, reste levé sur Elle.

ADÉLAIDE.

J'atens le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste Ciel ! A qui donc sera dû votre apui ?
La Piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAIDE.

Frédéric eût été notre ressource unique ;
Je pourois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jetter, sans rien craindre, à ses pieds ;
Si ce Rival étoit le seul que vous eûssiez.

GUSTAVE.

Le seul ! Ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAIDE.

Non, Seigneur.

GUSTAVE.

Eh qui donc ?

ADÉLAIDE.

Le Tiran.

GUSTAVE.

Christierne!

ADÉLAIDE.

Lui-même. J'aprenois ce dernier coup du ſort,
Lorſque, ſur l'Échafaût, vous atendiez la mort.

GUSTAVE.

Auſſi n'eſt-ce pas Vous qu'on livrera, Madame.
C'eſt à Moi d'aſſouvir le couroux qui l'enflame.
(*à Caſim.*) Vas le trouver, Ami; ſçache s'il y conſent.
De ce couroux, ma Mère eſt l'objèt innocent.
Qu'il accèpte au lieu d'Elle un Rival qu'il déteſte.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi ſi funeſte!
Tout ordre qui vous nuit, paſſe votre pouvoir,
Seigneur; & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA Mère, je le vois, n'a plus que Moi pour Elle.
(*Il veut ſortir.*)

ADÉLAIDE *l'arrêtant.*

Ah, Prince, où courez-vous!

GUSTAVE.

Où le devoir m'apelle.

ADÉLAIDE.

Insensé ! Le devoir te fait-il une loi
De périr sans saûver ni ta Mère, ni Moi ?
Pense-tu qu'à son Fils elle veüille survivre ?
Qu'en tous lieux ton Épouse hésite de te suivre ?
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras ?
Et qu'en m'abandonant, tu ne me livres pas ?
Que deviens-je, s'il faut que ton sang se répande ?
Qui veux-tu si tu meurs, Cruel, qui me défende
Contre les attentats d'un mortel Ennemi
Plein du projèt fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déja contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta Patrie, & daigne au moins songer
Aux maux où, par ta mort, tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'acroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barriéres ;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peû tendre, Apui téméraire & fragile,
Pernicieux Vainqueur, & Victime inutile,
Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta Reine, ton Pays, ta victoire, & ta mort !

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un Apui condamnable,

Une

Une aveugle Victime, un Vainqueur domageable,
D'un regrèt volontaire un Amant déchiré ;
Mais je ne ſerai point un Fils dénaturé !
Ma vie apartenant à qui me l'a donnée,
De remors éternels ſeroit empoiſonée,
Si, faute de l'ofrir, l'oubli de mon devoir
Laiſſoit tomber un coup .... que j'aurois dû prévoir,
Que ma Mère, pour moi, voit levé ſur ſa tête,
Que même à partager votre amitié s'aprête,
Qui dans l'atente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples ſur Moi fixe à préſent les yeux.
Juſtice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma Mère à me ſurvivre.
Pour recevoir ſes pleurs, ouvrez-lui votre ſein.
Soyez-vous l'une à l'autre une reſſource. Enfin
Pour Stockolm & pour Vous ceſſez d'être alarmée.
Je vous laiſſe au milieu d'un Peuple, d'une Armée,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur eſt pénétré de vos triſtes regards !
L'Amour me fait ſentir tout le prix de la vie !
Mais j'aurai délivré ma Mère & ma Patrie.
Je vous aurai laiſſée au Thrône en vous quitant.
Mourant ſi glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me ſoupçone.
Sous le fer menaçant la Victime friſſone :
Et chaque inſtant qu'ici j'acorde à mon amour,
C'eſt la mort que je donne à qui je dois le jour.
Adieu. (*à Sophie.*) Retenez la.

ADÉLAIDE *se jettant au-devant de lui.*

Vainement on l'eſpère !

GUSTAVE.

Hé que prétendez-vous ? Laiſſer périr ma Mère !

ADÉLAIDE.

Non ; mais t'acompagnant, je veux....

SCENE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR.

RÈGNEZ, mon Fils.

Nous triomphons, Madame ; & nos maux ſont finis.

ADÉLAIDE.

Ah que votre ſalut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Eh quel prodige heureux fait ceſſer nos alarmes ?

LÉONOR.

Puiſſe-t-il à jamais épouvanter les Rois
Qui ſur la violence établiront leurs droits !
Chriſtierne laiſſant une foible eſpérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,

Partoit, & de mon ſang prêt à rougir les flots,
Du geſte & de la voix preſſoit les Matelots.
Un tumulte ſoudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la Flote, & le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant ſur notre Bord,
Fondent ſur le tillac, où j'atendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un Traître,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de ſon Maître.
Je demeurois ſans force aux pieds de l'Inhumain.
Le nouveau Roi m'aborde; & me tendant la main,
Honteux de mes liens, les détache lui-même.
Pour prémices, dit-il, *de mon pouvoir ſuprême*,
Madame, je vous rends à votre illuſtre Fils.
Que ſon Epouſe & m'aime & m'eſtime à ce prix:
Allez; & de la paix ſoyez le prémier gage:
Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage:
C'eſt pour l'y rétâblir que je vais m'éloigner;
Et ne mettre mes ſoins déſormais qu'à regner.
Frédéric, à ces mots qu'un ſoupir acompagne,
Me laiſſe, & fait partir la Flote qu'il regagne;
Tandis que ſur ces Bords on ramène avec Moi,
Le Monſtre dont la rage y ſema tant d'éfroi.



SCENE VI.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'Allégresse partout, Seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné, devant Vous, va paroître.
Son sang sur le Rivage eût aussitôt coûlé;
Et le Peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime:
De la mort, dont pour Vous il ordonna l'aprêt,
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCENE VII. *& dernière.*

GUSTAVE, CHRISTIERNE *chargé de fers*, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR, GARDES.

GUSTAVE.

Quel spectacle! ô Fortune! Ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la Justice.
Tygre! L'horreur, l'oprobre & le rebut du Nord!

Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais ſort.
Vois à quel Tribunal il t'oblige à paroître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en Maître,
Lève les yeux, Barbare, & les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le Théâtre ſanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres prophanés, & ces murs, & ces voûtes,
Et l'Ombre de mon Père, & celle de Sténon,
Et ce Reſte éploré d'une illuſtre Maiſon,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès-long-tems la clémence.
Le jour, l'heure, l'inſtant dépoſent contre Toi.
J'ai vû lever le fer ſur ma Mère & ſur Moi.
La Reine a craint encore un deſtin plus horrible....

CHRISTIERNE.

Tranche de vains diſcours. Tu dois être inflèxible.
En me le déclarant, penſe-tu m'émouvoir,
Toi, de qui la pitié croîtroit mon déſeſpoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devroit être aſſouvie.
Guſtave triomphant, le trépas m'eſt bien dû.
Tu vois ce que me coûte un ſeul inſtant perdu.
Profite de l'exemple, & ſatisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la ſatisfais donc. Je t'épargne. Survis

A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte & l'épouvante.
Même à ta liberté je défens qu'on atente.
Errant & vagabond, joüis-en si tu peux.
Exécrable par tout, sois par tout malheureux;
Par tout, comme un Captif que poursuit le suplice,
Et qui du Monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne; & que dans le moment,
De ce Monstre à jamais on purge le Rivage.
Et Nous, Madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockolm a souferts.

Fin du cinquième & dernier Acte.



